

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Par le service des Archives municipales

Le quai Caméré

Universellement connu grâce à un système de barrage hydraulique dont il est l'inventeur, Anatole Caméré est surtout honoré à Vernon pour avoir dirigé les grands travaux d'installation et de distribution d'eau potable.

C'est à ce titre qu'un quai des bords de Seine porte son nom depuis une délibération du 16 Avril 1903.

Né le 1^{er} septembre 1838 à Paris, il intègre l'école polytechnique en 1858 et entre à l'école des ponts et chaussées en 1860.

Le 1^{er} mars 1876, il prend ses fonctions, à Vernon, au service de la navigation de la Seine.

Le 23 novembre 1877, M. Caméré est autorisé, par le Ministre des travaux publics, à diriger le projet de distribution d'eau dans la ville.

De 1882 à 1884, il va s'assurer de la bonne exécution des travaux. Pendant ces deux années, M. Caméré refusera les honoraires auxquels il pouvait prétendre.

En remerciement des services rendus et de son désintéressement, la ville de Vernon décide, le 12 février 1885, de lui offrir une statuette en marbre représentant une nymphe réalisée par le sculpteur Jean-Antoine



Injalbert (auteur des statues ornant les piliers des ponts Mirabeau et Bir Hakeim à Paris). La ville, satisfaite du résultat des travaux, inaugure la distribution d'eau le 14 avril 1884 par une grande fête populaire. Nommé successivement Chevalier (1877) puis Officier de la légion d'honneur (1895), il décède à Cannes le 27 décembre 1900. ■

Par le service des Archives municipales

PATRIMOINE | LE PASSÉ RATTRAPE LE PRÉSENT

La fontaine Défontaine

Le plan Fontaines vient d'être lancé et permettra de rénover l'ensemble des fontaines de la ville sur cinq ans. Vernon Direct a choisi de s'intéresser à la première d'entre elles. Les travaux ont déjà commencé derrière la mairie.

La fontaine décorative qui se dresse dans le jardin derrière la mairie fut offerte, en 1899, par Pierre Amédée Défontaine.

La statue représente une naïade – divinité qui commandait aux fontaines, aux rivières – versant les eaux avec la cruche dans une large vasque fixée sur un socle reposant dans un bassin. Ce dernier reçoit l'eau expulsée par les lèvres d'une divinité des eaux ou de la mer qui décore le socle sur chacun de ses quatre côtés. Pour compléter la décoration, quatre dauphins font jaillir l'eau de leur énorme bouche. Le généreux donateur a apposé une plaque au pied du socle ainsi rédigée : « *La ville de*

Vernon, Défontaine, ancien adjoint ». Cette fontaine n'est qu'une goutte d'eau parmi les diverses libéralités faites à la ville par Pierre Amédée Défontaine.

Pierre Amédée est né en 1831 à Dijon mais c'est à Vernon qu'il s'implante : il se marie en 1857, crée son entreprise de serrurerie l'année suivante puis y ajoute un atelier de fonderie. Il siège au Conseil Municipal à partir de janvier 1881 et ce durant 27 ans, dont 12 ans comme adjoint au maire.

Très attaché à l'Armée et à la Patrie, il sera président de la société libre de gymnastique, de tir et de la préparation militaire. En 1911, le ministre



de la guerre récompense ses belles vertus civiques et sociales en lui conférant la croix de Chevalier de la Légion d'honneur. Défontaine le philanthrope s'éteint le 2 juillet 1913. ■

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Place Julie Charpentier

Soixante-six ans après sa mort, la place de l'Église de Vernonnet sera baptisée du nom de sa charitable donatrice et habitante du quartier : Julie Charpentier, née Frédin.

Louise Marguerite Julie Frédin naît le 23 août 1782 dans la commune de Vernonnet (quartier qui ne sera rattaché à Vernon qu'au début du XIX^e siècle).

Agée de 20 ans, elle s'unit avec Pierre Auger de 22 ans son aîné ; il décède en 1836. En avril 1838, elle contracte mariage avec François Charpentier. Malheureusement un an plus tard, Julie est de nouveau veuve. Très pieuse, attachée à son quartier, propriétaire aisée et sans descendance, elle fait une première donation à la ville en 1842 : une maison servant de presbytère, près de l'église alors située dans l'actuelle rue du Docteur Chanoine et un terrain juste en face pour agrandir le cimetière (aujourd'hui emplacement de l'école Pierre Bonnard).

En outre la ville de Vernon devra verser 150 francs au bureau de bienfaisance, somme destinée en priorité aux nécessiteux du faubourg de Vernonnet.



L'entretien de l'église Saint Nicolas devient impossible, la veuve Charpentier propose alors, en juillet 1859, une parcelle de terrain de 2 hectares 18 ares allouée à la construction d'une nouvelle église, d'un presbytère et d'un cimetière.

En août 1859, le conseil municipal accepte cette seconde donation et le 19 mai 1861, l'église est inaugurée. Cette généreuse donatrice meurt le 30 mai 1867 à Vernonnet. Il faudra attendre 1933 pour que « la place de Vernonnet » où est édifiée l'église, devienne la « place Julie Charpentier ». ■



PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue François Décorchemont

Diplômé de l'École nationale des arts décoratifs, François Décorchemont, vitrailliste, est l'auteur de la verrière dans l'escalier d'honneur de la mairie.



D'après l'Institut National des Métiers d'Art, la France, pays de cathédrales, a la plus grande surface de vitraux dans le monde.

François Décorchemont est né le 26 mai 1880 à Conches, où il passe son enfance chez ses grands-parents. En 1892, il rejoint ses parents à Paris. Son père Émile, sculpteur, est l'auteur des sculptures qui ornent les façades extérieures de la mairie de Vernon. En 1900, il est diplômé de l'École nationale des arts décoratifs. D'abord sculpteur et peintre, c'est dans l'art de la pâte de verre qu'il va exceller.

Artisan verrier ou vitrailliste l'interprète des couleurs sur verre

En 1910, de retour à Conches, il construit avec son père trois fours d'où sortiront de nombreux objets d'art. Mais dès 1920, l'art du vitrail le captive, il réalise sa première verrière composée de pâte de verre enchâssée dans une armature de ciment en 1933.

« Dans ses fours d'un autre âge où la

chaleur atteignait 1 100 degrés, alchimiste et enchanteur, étrange cuisinier dosant, malaxant sans relâche les oxydes et le verre, il sut obtenir ces violets somptueux, ces jaunes éclatants, ces bleus légers, toutes ces couleurs merveilleuses qui enjolivent nos églises sous le moindre rayon de soleil. »

Vernon-Éclair 27 février 1971

En 1964, le conseil municipal de Vernon commande à l'artiste une verrière « Saint Louis recevant des bottes de cresson ». Placée dans l'escalier d'honneur de la mairie, elle l'illumine de ses chaudes couleurs.

François Décorchemont s'éteint le 19 février 1971, à Conches. La ville de Vernon lui rend hommage en 1994 en dénommant « rue François-Décorchemont » une partie de la rue Devignevielle. ■

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue Benjamin-Pied

Célèbre parce qu'elle figure sur les actes de naissance de nombreux Vernonnais, la rue Benjamin-Pied a perdu en importance au fil du temps. Le petit square qui fait son charme a même été menacé de disparition dans le mandat précédant, avant d'être sauvé in extremis par Sébastien Lecornu l'an passé, dès son arrivée à la mairie. Voici son histoire...



Fils du conseiller municipal Charles Pied, Benjamin naît le 18 Germinal An 6 (7 avril 1797) à Vernon et y meurt, célibataire, le 12 août 1867. Par testament, il lègue à la ville une rente annuelle de 1200 francs. Il précise que 1000 francs sont destinés à doter une jeune vernonnaise âgée de 17 à 21 ans. Celle-ci, de bonne moralité, orpheline ou pauvre qui devait se marier dans l'année.

Les membres du conseil municipal et le curé de Vernon, élisait la rosière et son couronnement

pratique tombera en désuétude à la fin des années 1960.

Pendant les années de guerre, les jeunes filles élues, qui, vues les circonstances, ne trouvaient pas de mari, gardaient le bénéfice de la dot jusqu'à la fin des troubles.

Le 27 février 1905, le conseil municipal vote le changement du nom de la rue Chaussée de Paris ; elle sera désormais désignée sous le nom du bienfaiteur des Rosières vernonnaises. C'est d'ailleurs au n°1 de cette artère qu'il demeurait au moment de son décès.

À l'origine, la rue Benjamin-Pied reliait la place de Paris à l'avenue de Paris. Cependant, en 1993, pour faciliter les repérages, la rue du Grévarin étendait son appellation jusqu'à l'avenue de Paris. De ce fait, et également après l'agrandissement de l'hôpital et sa modernisation, la rue Benjamin-Pied fut réduite à une impasse.

M. le Maire a couronné la Rosière



M. le Maire a couronné la Rosière

se déroulait le jour de l'ascension : repas et réjouissances étaient offerts aux participants grâce aux 200 francs restant du legs. Cette

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue Léon-Goché

Située dans le quartier de Vernonnet, la rue Léon-Goché fait le lien entre la rue Pierre-Bonnard (Départementale 181) et la rue Jules-Soret (Départementale 313). Voici l'origine de son nom.

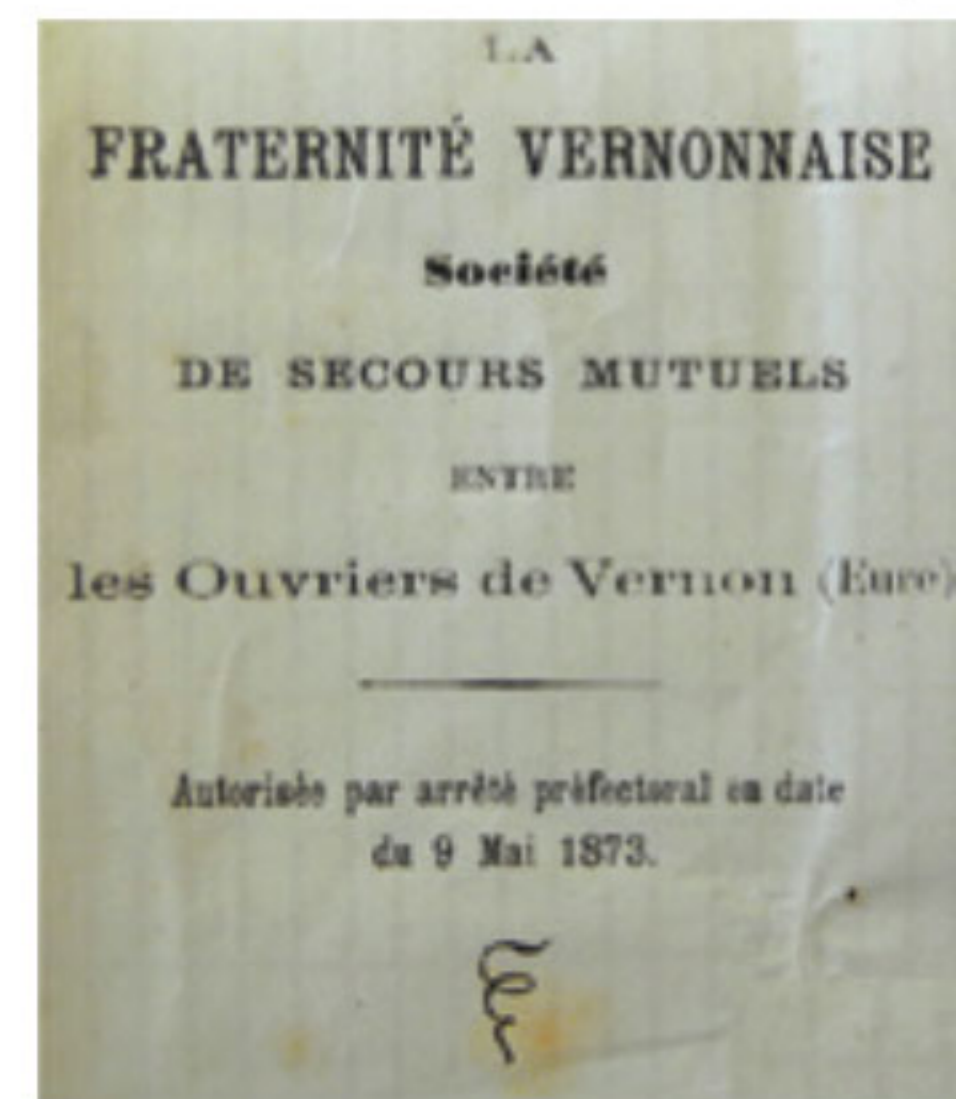


Léon Goché est né le 12 décembre 1838 à Panilleuse. Sa mère décède alors qu'il n'a que deux ans et son père quand il en a treize. Il doit donc rapidement s'assumer. Après un assez long passage dans l'armée, il se marie en mai 1867 à Vernonnet avec Françoise Ducelier. Il est alors tanneur dans la tannerie Ogerau implantée aux Tourelles depuis 1855.

Dès 1869, avec quelques ouvriers de l'entreprise et le soutien de son patron Ernest Ogerau, il décide de fonder une société de secours mutuels : « La Fraternité vernonnaise ».

L'autorisation préfectorale lui est donnée le 9 mai 1873. Devenir membre de cette société permet de consulter gratuitement les docteurs-médecins de la société: Vattier, Thorel et Devignevielle.

La Fraternité vernonnaise n'est pas exclusivement réservée aux employés de la tannerie. Chaque ouvrier vernonnais peut adhérer, ainsi que les épouses et les enfants. Dans un premier temps, la Fraternité vernonnaise est subventionnée par le conseil municipal. Par la suite, elle se finance elle-même grâce aux cotisations des ouvriers, aux dons, legs et quêtes. Dès 1875 elle compte 200 membres et en 1895 elle est l'une des plus importantes sociétés de secours mutuel de l'Eure et offre de nouveaux services. Le président-fondateur de la société de secours mutuels Léon Goché meurt, à son domicile 46 route de Gisors, le 9 janvier 1875 à l'âge de 36 ans. Vingt ans plus tard, la rue des Verts est renommée, par décision du conseil municipal, rue Léon-Goché. Le vœu d'Ernest Ogerau prend forme car il avait eu l'intention de donner le nom de l'ouvrier tanneur Goché à une petite place située près de la tannerie.



PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue des Belges

Pendant la guerre 1914-1918, Vernon accueille des réfugiés belges, mais, c'est à Port-Villez que se trouve la communauté belge qui marquera l'histoire Vernonnaise.

Dès juin 1915 le Baron Baeyens (sujet belge) met à la disposition du roi Albert 1^{er} sa propriété pour accueillir les grands blessés convalescents du front belge. Ainsi naît l'Institut militaire belge de rééducation professionnelle des grands blessés de guerre à Port-Villez.

En août 1915, 18 baraquements en bois sont construits- sur un total de 82- et occupés par 500 blessés. Puis une salle des fêtes, un kiosque à musique complètent le campement. En 1918 le camp abrite 3000 soldats, qui suivant leurs aptitudes, reçoivent une nouvelle formation afin de pouvoir retrouver un travail. Dans cette école on façonne le cuir, le bois, les métaux et on étudie l'agriculture, l'horticulture...



Les Belges exploitent aussi la forêt de Bizy, ils sont alors logés à la ferme « de la Maisonnette » avenue de l'Ardèche, et dans la rue des Cascades ; rue du Capitaine Rouveure, un terrain est réquisitionné pour la compagnie des forestiers belges.

En avril 1956, des cérémonies officielles sont organisées pour l'anniversaire de la fondation de l'école de Port-Villez et au début des années 1960, la rue des Cascades tracée en 1854 est rebaptisée rue des Belges en mémoire de la présence de réfugiés belges dans le quartier.

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Avenue du Maréchal-Montgomery

Vernon célébrait ce 26 août le 71^{ème} anniversaire de la Libération.

C'est l'occasion de revenir sur un illustre personnage qui n'a pas marqué seulement l'histoire mondiale, mais aussi celle de Vernon.

Dès le 4 août 1945, le conseil municipal de Vernon prend la délibération suivante :

Hommage au Maréchal-Montgomery :

« Le 26 août 1944 le premier pont était jeté sur la Seine et le capitaine Georges André devait assurer la défense de Vernon. Celle-ci devait d'ailleurs coûter la vie à quelques braves de notre ville.

Monsieur Guilbert (membre du conseil) rappelle que le Général Montgomery a lui-même passé la Seine à Vernon et que c'est cette tête de pont qui a permis aux troupes placées sous ses ordres de délivrer une grande partie du nord de la France et de gagner rapidement Bruxelles.

Monsieur Guilbert signale enfin qu'après l'établissement de la tête de pont lancée en notre ville, le Général Montgomery a été nommé Maréchal. Monsieur Guilbert exprime le vœu qu'en souvenir de cette phase de la guerre, le nom du Maréchal Montgomery soit donné à l'actuelle route de Giverny.

Monsieur Gachet intervient alors et propose que le Maréchal soit nommé "Citoyen d'honneur de la ville de Vernon" ».

Le 8 novembre 1945, le conseil municipal délibère à nouveau :

« Sur proposition de M. le Maire et de plusieurs conseillers qui estiment qu'il serait préférable de donner le nom du Maréchal Montgomery à une artère de la ville plus fréquentée que la route de Giverny. Le conseil à l'unanimité décide de revenir sur sa précédente décision et de dénommer l'avenue actuelle d'Evreux "avenue du Maréchal-Montgomery" ».

En 1949, le maréchal Montgomery revint sur le théâtre des opérations, notamment en bord de Seine, et tint également à rendre hommage à ses hommes, inhumés au cimetière de Vernonnet. Il fut accueilli par le conseil municipal, emmené par le maire Georges Azémia.



Montgomery expliquant son passage en août 1944 (1949)



Montgomery au cimetière de Vernonnet en 1949

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue du Lieutenant-Aviateur-Astouin

Débouchant sur la rue du Parc, la rue du Lieutenant-Aviateur-Astouin interpelle bien des passants. Explications.



Né à Moulins (Allier) le 7 décembre 1895, Gaston Gabriel Louis Astouin passe toute sa jeunesse à Vernon où son père est capitaine du 3^{ème} escadron du train. Il s'engage le 9 décembre 1913, comme conducteur à la 3^{ème} compagnie du 3^{ème} escadron du train de Vernon, puis passe rapidement brigadier.

Le 2 août 1914, le jeune Astouin quitte Vernon, peu après il est promu aspirant puis sous-lieutenant. En novembre 1915, il demande à être

affecté dans l'artillerie et obtient le 29 janvier 1916, à Verdun, l'ordre du jour du 31^{ème} corps d'armée cette brillante citation : « *Jeune officier engagé à 18 ans au début de la guerre, a fait preuve, en maintes circonstances de courage et de sang froid notamment le 6 avril en assurant l'évacuation sous le feu de l'ennemi de son cantonnement où un incendie venait de se déclarer par suite d'un bombardement d'obus à gros calibre* ». Le 29 juillet 1917, il s'engage dans l'aviation. L'année suivante, il

intègre l'escadrille d'observation « Les Mouettes ». La guerre terminée, il vient au 35^{ème} régiment d'aviation de Lyon et en 1923, on lui confie le commandement de la 8^{ème} escadrille de chasse. Astouin participe brillamment à de nombreux meetings aériens en France. Son raid Lyon-Nîmes effectué en 34 minutes, à la vitesse de 309 km/heure, le classe définitivement parmi les pilotes hors-pair. Le 28 et 29 mai 1924, l'aérodrome de la Blecherette à Lausanne accueille un meeting international d'aviation. Plus de 20 000 personnes assistent aux acrobaties des pilotes militaires. Le 29 mai, après avoir gagné la coupe Vermeil de l'acrobatie sur son Hispano-Delage, le lieutenant Astouin participe à une démonstration de chasse aux ballonnets. Cet exercice consiste à détruire des ballons en leur fonçant dessus. Soudainement, après un virage, son avion pique du nez et s'écrase à une centaine de mètres de l'aérodrome. Transporté dans une clinique de Lausanne, il succombe à une hémorragie. Le 1^{er} juin 1924, un hommage lui est rendu sur place, le 17 juin l'inhumation a lieu dans le caveau familial à Vernon. Une stèle est érigée à sa mémoire à Lausanne.

Par le service des Archives municipales

PATRIMOINE | LE PASSÉ RATTRAPE LE PRÉSENT

Bad Kissingen

Bad Kissigen est une station thermale située en Bavière. Elle est réputée pour les vertus curatives de ses sources d'eau minérale, mais aussi pour sa boue naturelle. En 2015, Bad Kissingen et Vernon ont fêté leur 55 ans de jumelage.

Les bains et les enveloppements de boue sont particulièrement prescrits pour traiter les maladies rhumatismales, gynécologiques, cardio-vasculaires et les problèmes circulatoires... Ils dégagent lentement et uniformément de la chaleur sur le corps et pénètrent profondément dans les organes. Les thermes de Bad Kissingen sont parmi les plus beaux bains d'Europe consacrés au bien-être. Les démarches pour créer un jumelage ont commencé fin 1957 et se sont officialisées le 16 février 1960 par une délibération du conseil municipal de Vernon : « *il semble opportun de rappeler que l'initiative de ce jumelage appartient, aussi bien à Bad Kissingen qu'à Vernon, au Mouvement Fédé-*

raliste européen, qui s'inscrit dans le cadre de l'action pour la réalisation d'une Europe fédérée, que tel était bien le sens des manifestations qui eurent lieu à Vernon au mois de mai dernier. Il semble que ce jumelage soit plus qu'une manifestation de sympathie réciproque, un acte militant en faveur de la réalisation d'une Europe unie ».

Le 28 mai 1960, en mairie de Bad Kissingen, l'acte de jumelage était signé entre Hans Weiss, maire de Bad Kissigen et Georges Azémia, maire de Vernon. Cet acte était confirmé en mairie de Vernon le 13 mai 1961. Depuis, tous les ans des échanges culturels, sportifs, musicaux, scolaires et tout simplement amicaux sont organisés.



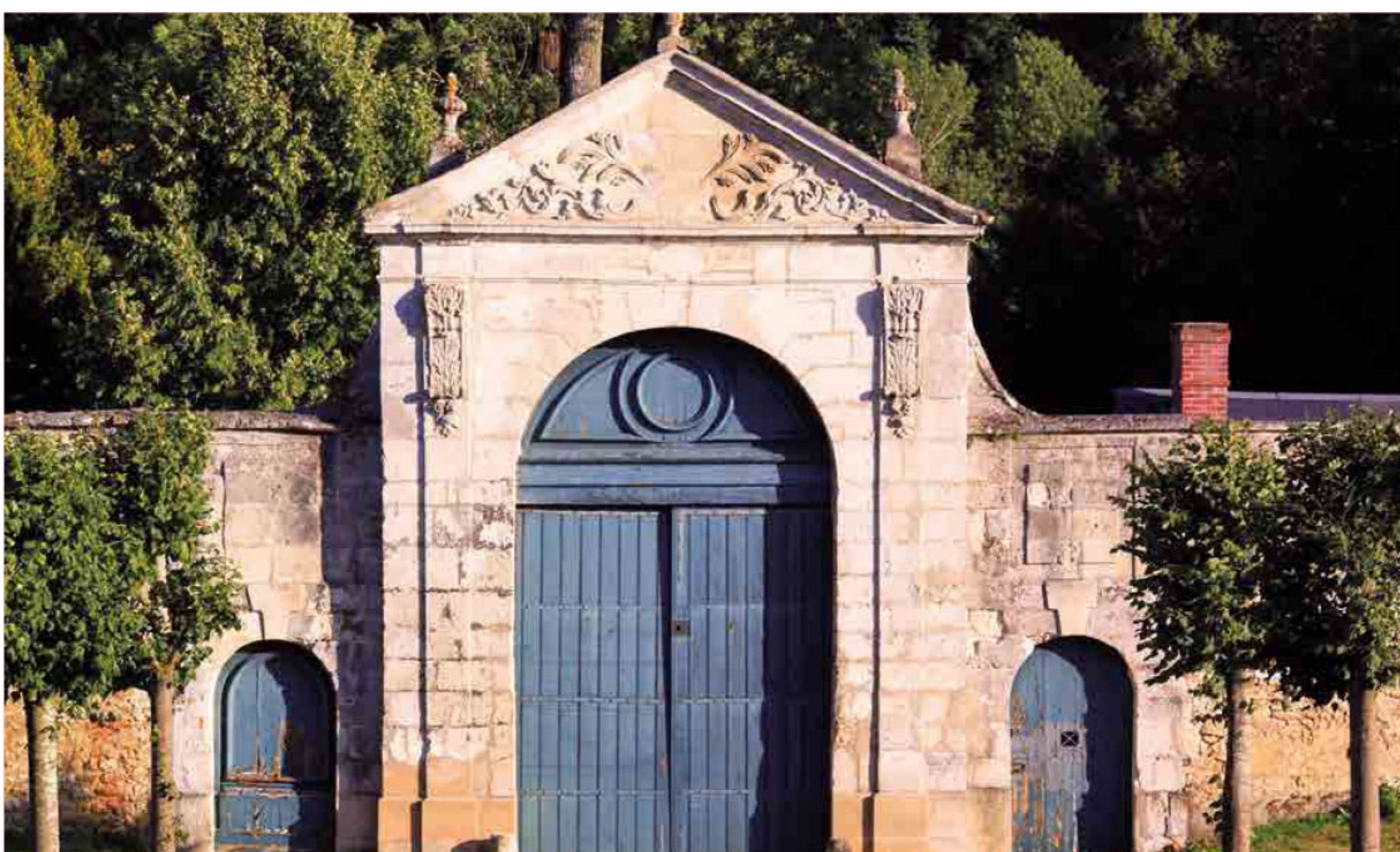
En octobre 1974, dans le nouveau quartier des Boutardes, une rue reçut le nom de Bad Kissingen. ■

Par le service des Archives municipales

PATRIMOINE | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue de l'Abbaye-du-Trésor

L'abbaye du Trésor-Notre-Dame se situe sur le territoire communal de Bus-Saint-Rémy. Elle fut fondée en 1228 par Raoul du Bus, seigneur du lieu, avec le consentement de son frère aîné Hugues.



L'abbaye n'est pas à Vernon, mais une rue de la ville porte son nom.

C'est l'une des dernières fondations cisterciennes en Normandie. Ce monastère de femmes suit la règle de Saint Benoît, il est donc conçu pour que les moniales vivent en autarcie, évitant ainsi le contact avec l'extérieur. L'abbaye fut richement dotée par Blanche de Castille et Saint Louis qui y séjourna.

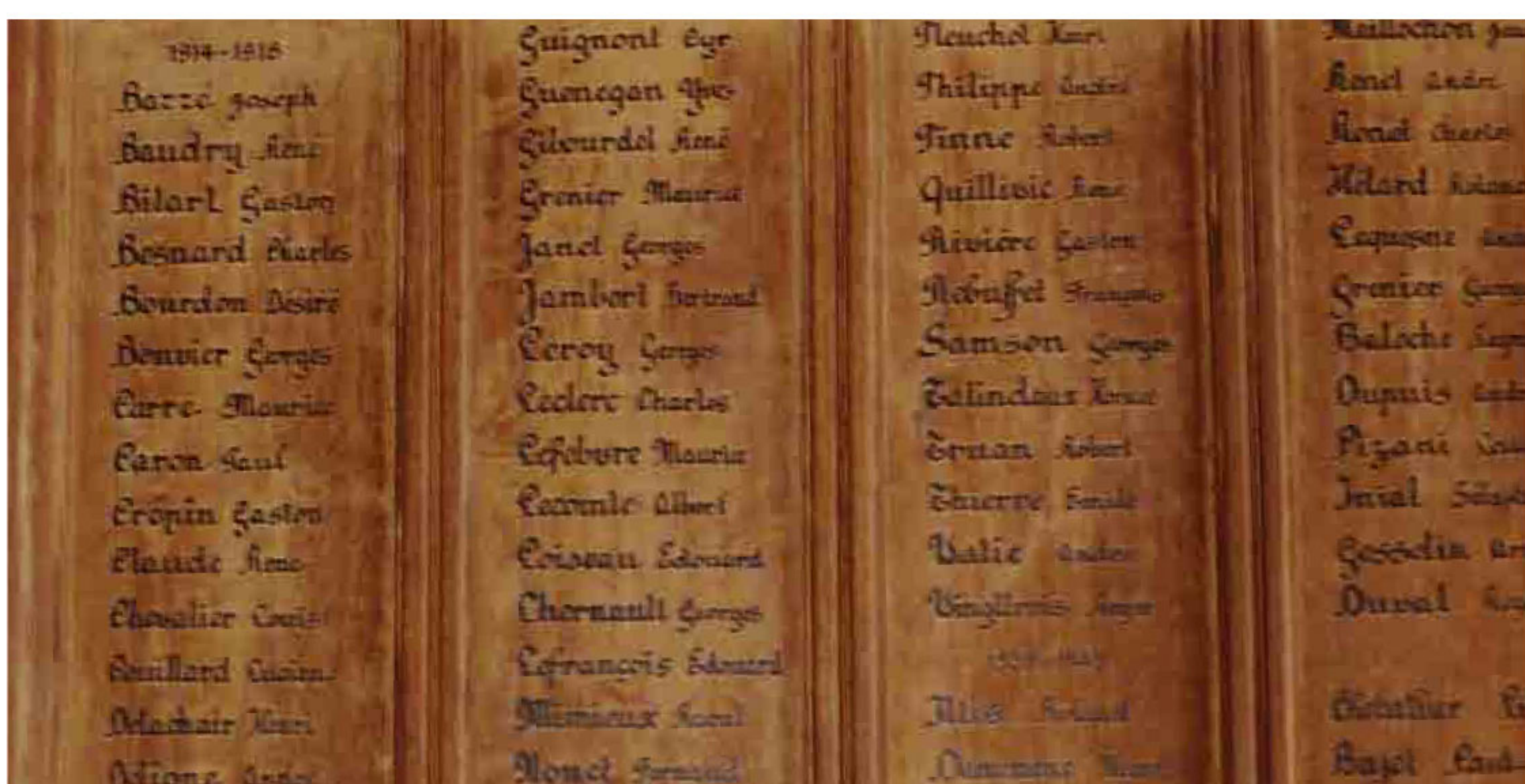
Dans un aveu du XV^{ème} siècle, l'abbaye jouit à Vernon d'une rente sur la prévôté, d'un droit d'usage dans la forêt et bénéficie également de vignes. Fermée en 1790, la totalité du domaine est vendue comme bien national en 1793. Au début des années 1950, l'organisme des HLM « la Propriété Familiale de Normandie » construit un lotissement, à proximité de la rue Claude-Monet.

D'après Alphonse-Georges Poulain, historien vernonnais, les vignes dont les religieuses de Bus-Saint-Rémy tiraient profit se situaient dans cette zone (l'actuel quartier de Gamilly). En 1954, le conseil municipal, fort du principe de privilégier l'histoire locale pour baptiser les rues de Vernon, écarte la rue « Jules-Siegfried », proposition du directeur de la Propriété Familiale de Normandie. Jules Siegfried était l'auteur de la loi éponyme du 30 novembre 1894 qui encourageait la création d'organismes d'habitations à bon marché, futures HLM. La majorité vote pour la dénomination « Abbaye-du-Trésor » afin de perpétuer son souvenir. ■

Par le service des Archives municipales

HOMMAGES AUX HÉROS 1914-1918

À Vernon, à la fin de la Grande guerre, les hommages sont nombreux et revêtent différentes formes.



■ LES PLAQUES

Quatre sont visibles dans le hall de l'hôtel de ville nommant les soldats morts pour la France. D'autres sont accrochées dans les églises de Notre-Dame et de Saint-Nicolas, où sont notés les paroissiens morts au champ d'honneur. On en trouve aussi une dans le hall de l'ancienne école, 31 rue d'Albufera, listant les élèves décédés.

■ UNE STÈLE

Érigée dans la cour de l'école Jeanne-d'Arc reprenant les 49 noms de la plaque du 31 rue d'Albufera.

■ LES MONUMENTS AUX MORTS

Place de la République et place Julie-Charpentier.

■ LES NOMS DE VOIE

Rue de Verdun (rue de Haut avant 1919),
Rue de la Marne (rue de Bas avant 1919),
Rue de l'Yser (nouvellement percée nommée en 1919),
Rue des Belges (rue des Cascades avant 1919),
Avenue du Maréchal-Foch (partie de l'avenue des Capucins avant 1930),
Pont Clemenceau (1930),
Rue du capitaine Thibout (1936),
Chemin des Dames (une partie de l'impasse Jaudin avant 1964),
Impasse des Dames (l'autre partie de l'impasse Jaudin avant 1964),
Rue de la Somme (impasse Fichet avant 1964),
Rue Clemenceau (1987),
La rue du Soleil a failli être rebaptisée rue de la Victoire.

■ DES CARRÉS MILITAIRES

Réservés dans les cimetières, très tôt à Vernon, celui de Verdonnet est réalisé en 1995.

■ UN VITRAIL

Réalisé pour la collégiale mais il a été détruit au cours de la dernière guerre. ■

PATRIMOINE | LE PASSÉ RATTRAPE LE PRÉSENT

Rue Gabriel-Rogier

Firmin Gabriel Rogier est né à Breteuil-sur-Iton le 26 janvier 1861.

Adulte, il travaille au Petit-Quevilly dans la manufacture S. Rogier et compagnie fondée en 1875 par ses frères. Grâce aux voyages qu'il effectue pour l'entreprise il peut s'adonner à sa passion artistique en peignant les paysages qu'il découvre.

Sa grande production lui permet de participer à des expositions dans de nombreuses villes : Rouen, Toulouse, Nantes, Paris, Dijon... Plusieurs fois primé, il est classé parmi les meilleurs aquarellistes de son époque.

Les musées d'Évreux, Rouen, Vernon et Le Mans conservent quelques-uns de ses tableaux. En 1908, cinq ans après son arrivée à Vernon, il fait construire avec son épouse

Marie-Alice Robert, spécialiste des aquarelles florales, une maison au n°6 de la rue Yvelin. Son atelier, côté jardin, est percé au nord d'une grande fenêtre pour préserver les couleurs de ses œuvres.

Sa petite-fille, Germaine Hardy, née en 1924 dans cette demeure, décrit son grand-père comme un homme discret, fin, spirituel et passionné de nature.

Marie-Alice décède le 25 décembre 1926. Au moment de la guerre 1939/1940 Gabriel Rogier est obligé de vendre sa maison pour vivre chez sa fille en Mayenne, il meurt le 19 novembre 1940 à Lassay.

Le 30 mars 1999, le conseil municipal honore la mémoire de cet aquarelliste nor-



mand en baptisant l'ancienne rue Saint-Mauxe du nom de Gabriel Rogier. ■

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue Garnier-Saint-Yrier

Garnier Saint-Yrier est passé à la postérité non pas en souvenir du maire qu'il a été, mais grâce à sa générosité envers la ville de Vernon. Explications.



L'enfant Garnier est né le 14 mars 1780 à Vernon. En danger de mort, il est ondoyé le jour-même en l'église Notre-Dame. Ce n'est qu'un mois plus tard qu'il est baptisé Antoine Yrier Garnier. Receveur de l'enregistrement et des domaines lors de son mariage en 1807, il est aussi receveur de Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orléans (futur roi Louis-Philippe) en 1826. Il entre au conseil municipal en 1831 et dès 1837, la modification de son patronyme est attestée sur les registres de délibérations du conseil municipal. Il signe et est désigné sous le nom de Garnier Saint-Yrier. Élu maire de Vernon en 1842, il démissionne par fidélité à Louis-Philippe le 26 février 1848, suite aux journées révolutionnaires qui provoquent l'abdication du roi.

Un Nouveau Quartier

En 1854, sous l'influence du Duc d'Albufera, alors maire de Vernon, un « Nouveau Quartier » est prévu de part et d'autre de la Chaussée de Bizy (actuelle rue de Bizy) et entre la voie ferrée et l'avenue des Capucins.

Garnier Saint-Yrier, propriétaire entre autres, d'une grande partie de l'ancien clos de la congrégation, abandonne gratuitement à la ville un terrain pour permettre l'ouverture de la future rue de l'Horloge.

Ultérieurement, la route impériale (actuelle rue Montgomery) est créée, un triangle de terre, propriété de Garnier Saint-Yrier se retrouve isolé sans aucune utilité. Quelques jours après la mort d'Antoine Yrier Garnier en septembre 1861, ses héritiers contactent la mairie pour qu'elle rachète la pièce de terre. L'affaire est scellée par acte notarié le 9 février 1863 à la condition que cet espace forme : « *une place publique qui sera plantée de tilleuls, et sur laquelle il sera placé un ou plusieurs bancs ou une fontaine, au choix de la ville. Madame Garnier exprime en outre le désir que ladite place porte le nom de place Saint-Yrier, en souvenir de son mari* ». 150 ans plus tard, la place Saint-Yrier semble être tombée dans l'oubli.

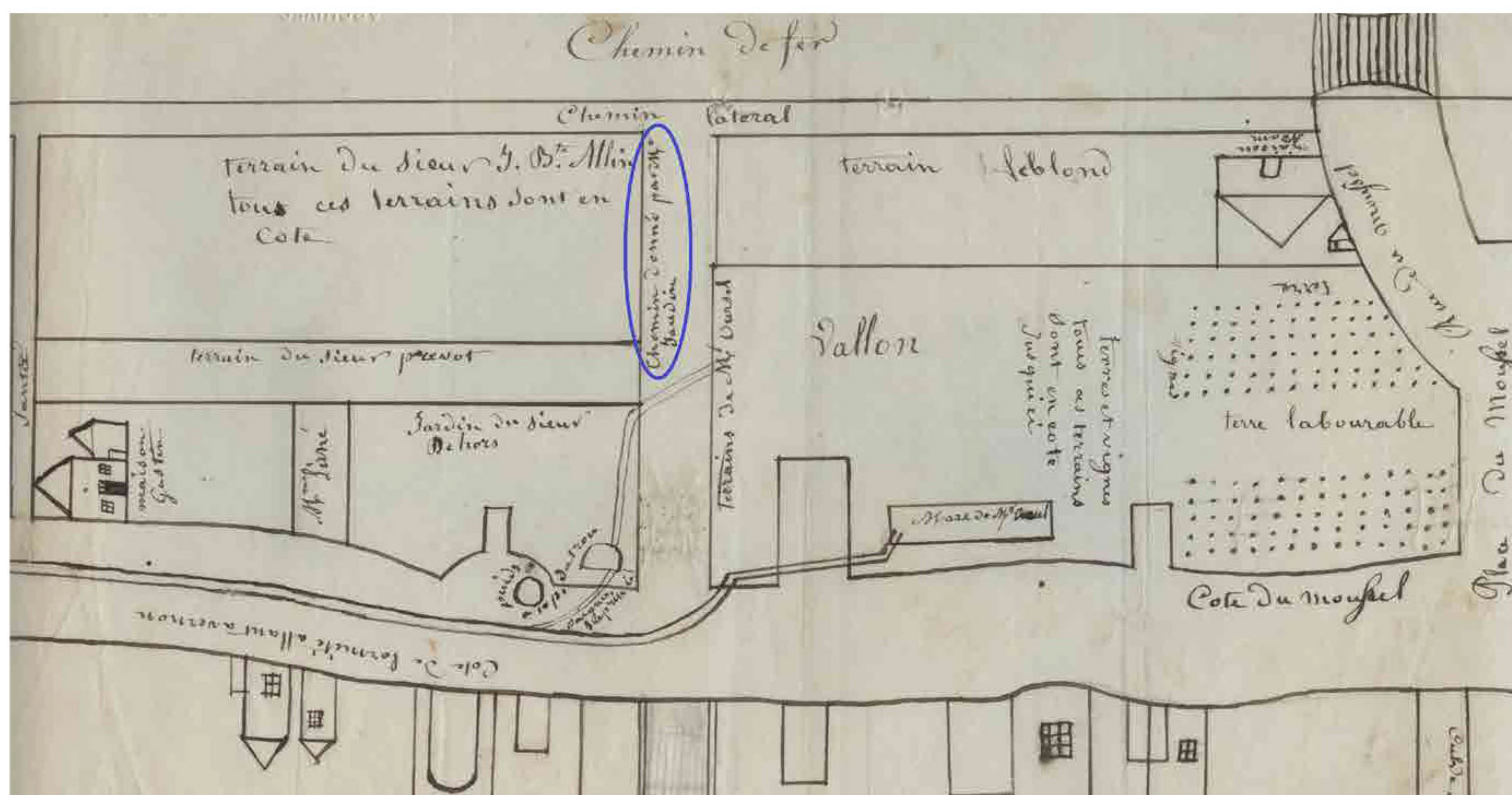
En revanche la rue Garnier-Saint-Yrier, elle, existe officiellement depuis 1888. Elle relie la rue des Chartreux à la rue Aristide Briand (à l'époque rue des Mûriers). Cette voie était ouverte depuis des années mais était restée la propriété privée de la famille Garnier jusqu'en août 1887, date à laquelle le fils d'Antoine Yrier l'offre à la commune de Vernon, sous condition qu'elle porte le nom de Garnier Saint-Yrier.

En conclusion, Garnier Saint-Yrier doit surtout sa notoriété aux dons et à la vente de terrains que lui et ses héritiers ont consentis pour l'expansion du « Nouveau Quartier ». ■

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue Jaudin

Croquis de 1849



Gamilly jusqu'au début du XX^{ème} siècle est couvert de vignes et de terres labourables entourées de fermes réparties entre la rue du Haut (actuellement rue de Verdun) et la rue du Bas (actuellement rue de la Marne).

Dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, Monsieur Jaudin possédait de très nombreuses terres aux Valmeux, Blanchères, Boutardes, Champsbourgs, Moussel, mais aussi des vignes et deux maisons, rue du Bas et rue du Haut. Ce riche propriétaire

terrien devait louer ses terres vernonnaises à plusieurs fermiers, car lui-même vivait à Paris. Dès 1838, il revend ses parcelles du Moussel à la femme Oursel et sa maison de la rue du Haut à M. Dehors (voir plan O 11/15). Cependant, son nom Jaudin est resté dans l'histoire du quartier car il fait don d'un chemin à la commune.

Au départ, cette voie a dû être tracée dans son propre intérêt pour desservir ses labours et vignes, elle s'est révélée par la suite utile au voisinage. La mairie est donc entrée en possession de cette rue pour favoriser l'expansion du quartier.

Naturellement désignée par le nom de son propriétaire, la dénomination de cette rue n'a jamais été officialisée par une délibération du conseil municipal, c'est par tradition que l'appellation Jaudin s'est ancrée dans Gamilly.

Dans ce faubourg, il existe plusieurs rues ou sentes qui doivent leur dénomination aux anciens propriétaires des parcelles dont elles sont issues : la sente Lemarchand, la sente Jean-Blin, la rue Fichet.

Vraisemblablement, comme Jean-François Jaudin, Lemarchand, Blin et Fichet, n'ont pas dû poser la condition expresse que les voies portent leur nom et pourtant leurs patronymes traversent les âges grâce à leur donation. ■



PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Fontaine Chérence

Charles Louis Chérence, marchand-bijoutier âgé de 69 ans, décède le 25 novembre 1882 à l'hôtel du Lion d'Or à Vernon. Par testament, il lègue une somme d'argent (6 000 francs) pour édifier une fontaine au cœur de la ville.



Dès 1884, les trois grâces remplacent l'ancienne fontaine de 1840 place d'Armes (actuelle place De-Gaulle). Celle-ci est inspirée du marbre sculpté par Germain Pilon (XVI^{ème} siècle) pour le monument funéraire du cœur d'Henri II. L'inauguration de l'œuvre eut lieu le

14 avril 1884 à l'occasion de l'instauration de la distribution d'eau courante.

La fontaine, en bronze, est épargnée par les bombardements de juin 1940 et 1944. Elle est démontée en 1955 pour faciliter la reconstruction des immeubles encadrant la place. Stockée dans un local de l'ancien

château des Pénitents à Vernonnet, elle y est oubliée pendant plusieurs décennies.

La fontaine est restaurée en 1983 à l'arsenal de Vernon, les pièces brisées ou manquantes sont fondues par l'ancienne fonderie Paris-Seine, route de Rouen.

Le pressoir à pommes, avec sa meule en grès ornant depuis les années 1970 la place de Paris, est à son tour démonté et la fontaine Chérence érigée en 1984 sur l'emplacement libéré.

Grâce à son circuit hydraulique fermé, l'eau jaillit à nouveau par le sommet et par la gueule des lions qui parent la grande vasque dans laquelle se dressent fièrement les trois femmes drapées. ■



PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Quai Garnuchot

Charles François Marie Garnuchot est originaire de l'Yonne, où il est né le 20 novembre 1820. Il entre au conseil municipal de Vernon en 1865.



Le 20 août 1875, Charles Garnuchot est désigné maire provisoire de Vernon suite au renoncement de Monsieur Hurel, lui-même maire provisoire depuis fin 1874. La tâche est lourde et le 5 décembre 1877, Charles Garnuchot présente sa démission au préfet qui l'accepte.

Mais, c'est bien avant son aventure politique, qu'est prise la décision de baptiser « Garnuchot » le quai qui s'étend depuis la rue Bourbon-Penthièvre jusqu'au quai de Seine.

Entrepreneur de travaux publics, Monsieur Garnuchot a été déclaré adjudicataire des travaux de construction du nouveau pont de Vernon en 1858. Certains élus émettront l'idée, quelques années plus tard, que cette opération était l'objet d'une spéculation car Charles Garnuchot était aussi responsable à Paris des travaux de construction du Pont-au-Change (1859-1860) et du Pont Louis-Philippe (1861-1862).

Cependant, tout le monde s'accorde

pour reconnaître la beauté architecturale des immeubles que le constructeur a fait élever à l'entrée de la rue d'Albufera et son désintéret dans cette œuvre.

La ville s'enorgueillit de cette magnifique tête de pont qui contribue à l'embellissement monumental de Vernon.

C'est au cours de la séance du conseil municipal du 27 octobre 1862, sur proposition de l'un de ses membres et en souvenir du bâtisseur, que l'idée est adoptée de dénommer le quai « Garnuchot ».

Charles habitera quelque temps le n°2 de la rue d'Albufera. Le recensement de 1876 indique qu'il y vit avec sa femme, sa fille âgée de 18 ans, 5 domestiques et une gouvernante anglaise. Le propriétaire de l'immeuble jumeau, le n°1, est Gustave Laniel (maire adjoint jusqu'en 1877) et père de Louis Laniel (maire en 1919). Les immeubles et le pont ont aujourd'hui disparu, victimes de la dernière guerre. ■

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Émile Steiner

Né le 2 novembre 1846 dans le Bas-Rhin, Émile Steiner fait carrière à Vernon en politique après avoir travaillé au sein de la fabrique familiale de pâte phosphorée à proximité de la gare de Vernon.



MORT AUX RATS

PATE L. STEINER

PRIX - COURANT 1930

Quart-Fiacons ...	1.00 au public, à fr. 50 » le cent	(Un postal 10 kil. contient 150 1/4 fiacons)
Demi-Fiacons ...	1.75 au public, à fr. 87.50 le cent	(— — — 75 1/2 fiacons)
Fiacons entiers ...	3.50 au public, à fr. 175 » le cent	(— — — 36 fiacons entiers)

“TUE-SOURIS” (marque déposée) Grains empoisonnés, en boîtes métalliques

Quart-Boîtes ...	0.90 au public, à fr. 45 » le cent	(Un postal 10 kil. contient 250 1/4 boîtes)
Demi-Boîtes ...	1.50 au public, à fr. 75 » le cent	(— — — 120 1/2 boîtes)
Boîtes entières ...	3.00 au public, à fr. 150 » le cent	(— — — 75 boîtes entières)

“LA CINERINE” (marque déposée) Poudre Insecticide de Pyrèthre pure

Boîtes soufflets ...	1.50 au public, à fr. 75 » le cent	Un postal 5 kil. contient 100 boîtes 10 kil. — 250 boîtes

VALEUR A 30 JOURS SANS ESCOMPTE

EXPÉDITIONS. — Les colis postaux de 10, 15 et 20 kilogs sont expédiés FRANCO DE PORT en gare. Le port est facturé pour tout envoi de moins de 10 kilogs. Les marchandises voyagent aux risques et périls du destinataire ; les soins les plus minutieux étant apportés à l'emballage, toute responsabilité est déclinée en cas de spoliation, bris ou perte. Les Compagnies de Chemins de Fer étant responsables de tout dommage qui



C'est en 1871 qu'Emilie Steiner quitte le Bas-Rhin pour s'installer définitivement à Vernon où il s'associe avec son père qui possède une fabrique de pâte phosphorée. Quelques années après son installation, il est élu au conseil municipal, puis réélu en janvier 1881, mais donne sa démission d'adjoint et de conseiller municipal le 24 août 1881. Aucune explication n'est inscrite dans le registre de délibération mais la réaction de ses collègues est claire : « *Le Conseil qui est unanime à regretter cette décision, qui va le priver des lumières d'un excellent collègue, décide, qu'une démarche sera faite auprès d'Émile Steiner, afin de l'engager à retirer sa démission.* »

Émile Steiner revient au conseil municipal en 1908, il fait parti de la commission des finances, octroi, assistance, secours. Cinq ans plus tard, il est élu maire dès le premier tour avec 21 voix sur 22. Il déclare : « *En acceptant les fonctions de maire, je ne dissimule pas que j'assume une tâche difficile à remplir, que je n'ambitionnais pas, mais que votre insistance,*

trop flatteuse pour ma personne, m'a décidé à entreprendre. »

En août 1913, il est élu conseiller général. Il est aussi membre de la Chambre de Commerce d'Évreux, administrateur de la Banque de France et des Hospices de Vernon et président de la société de préparation et perfectionnement militaires " l'Avenir de Vernon ".

Émile Steiner est connu pour sa fermeté dans ses convictions démocratiques, la sincérité de ses sentiments républicains, son zèle, son dévouement, sa droiture et la sûreté de son administration. Homme de devoir, il décède le 16 février 1919. En avril 1932, le maire M. Laniel propose de dénommer la rue de Mai, rue Émile Steiner. Le conseil adopte à l'unanimité le projet.

Le 10 juin 1932, il est décidé que c'est la rue de la Station qui sera débaptisée pour prendre le nom d'Émile Steiner. Aujourd'hui, le patronyme de Steiner est bien connu à Saint-Marcel puisqu'il est porté par une entreprise de colorants. ■

PASSÉ | LE PASSÉ RATTRAPE LE PRÉSENT

La collégiale Notre-Dame

Commencée à la fin du XI^e siècle, la collégiale de Vernon s'est métamorphosée au fil du temps en suivant les influences gothiques et romanes. La Renaissance a elle aussi ajouté sa touche à l'édifice.

La collégiale Notre-Dame est classée au titre des monuments historiques sur la liste de 1862. Par son architecture ainsi que par la qualité des objets qu'elle abrite, elle figure au rang des principaux édifices médiévaux de Haute-Normandie.

Pour l'essentiel, la collégiale a été élevée pendant la guerre de Cent Ans, à une époque où beaucoup de chantiers de construction étaient suspendus. L'installation de l'évêque d'Évreux en 1356 explique en partie cette situation. En 1359, la ville de Vernon a été donnée en apanage par Jean-le-Bon à la reine Blanche de Navarre, veuve de Philippe VI de Valois. La collégiale bénéficie ainsi d'une protection royale qui peut

expliquer la poursuite d'un chantier de cette importance en plein contexte belliqueux.

Entre 1432 et 1439, la richesse du chapitre, provenant de biens immobiliers, de dîmes, de rentes en vins et de droits sur la forêt a aussi pu contribuer à l'avancement des travaux.

L'église comprend des vestiges d'époques différentes. Notamment romane pour les parties basses du chœur et de l'abside, les arcades nord et sud de la croisée. Mais aussi de la première église gothique. Entre le milieu du XII^e siècle et les années 1220 environ sont construits le déambulatoire, la tour du clocher et les arcades est et ouest de la croisée.

D'importantes parties de style gothique s'ajoutent à la construction de l'édifice à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle et jusqu'au début du XVII^e siècle. La Renaissance ajoute elle aussi sa touche avec la sacristie, le trésor et croisillon nord. L'édifice n'en conserve pas moins une unité formelle et stylistique, dans la continuité de l'art rayonnant du XIII^e siècle. ■

Extrait de : Itinéraires du patrimoine : Vernon, la collégiale Notre-Dame / Hélène Bocard (service régional de l'Inventaire général).

Fortement dégradée en raison d'un manque d'entretien pendant les dernières décennies, la collégiale Notre-Dame va faire l'objet d'un diagnostic approfondi qui permettra de planifier des travaux conséquents de restauration.



PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue André-Bourdet

Marchand plâtrier, André Jules Hyppolite Bourdet est tour à tour sapeur-pompier, 1^{er} adjoint, maire par intérim puis conseiller municipal. Il œuvre pour la communauté vernonnaise jusqu'à son dernier souffle.



Né à Vernon le 26 janvier 1812, André Jules Hyppolite Bourdet demeure avec sa femme rue de la Plâtrerie. Incorporé le 19 avril 1848 dans la compagnie des sapeurs-pompiers, il se distingue par son courage, sa ténacité et son dévouement, notamment en février 1859 lors de l'incendie d'une fonderie de graisse et de suif à Gamilly. En 1861, Napoléon III le nomme au grade de sous-lieutenant. À 53 ans il est lieutenant.

Homme dévoué...

Parallèlement à cet engagement, de 1855 jusqu'au début de l'année 1873, Bourdet participe à la commission d'administration du bureau de bienfaisance de la ville.

Dans le même état d'esprit, il est membre actif de la Fraternité Vernonnaise (société dont le but est d'assurer des secours temporaires aux sociétés malades et les frais de décès), il devient vice-président en 1875, puis membre honoraire.

Et politique apprécié

Le 14 mai 1871 lors de l'installation du nouveau conseil municipal, André Bourdet est désigné comme 1^{er} adjoint. Le maire François Morin, malade, est souvent absent. Il meurt le 1^{er} septembre 1871. André Bourdet assure très tôt l'intérim et ce jusqu'à l'élection du nouveau maire le 27 novembre 1871. Dans la séance du conseil municipal du 16 décembre 1872, on lit cette supplique : « Bourdet se désiste des fonctions de 1^{er} adjoint. C'est en vain que chacun invite avec insistance l'honorable membre à retirer cette fâcheuse démission ; M. Bourdet déclare sa résolution irrévocable. Ses collègues au conseil municipal lui manifestent alors leurs regrets de le voir cesser

des fonctions auxquelles il a donné un dévouement et un zèle généralement très apprécié. »

Il restera tout de même au conseil municipal jusqu'à sa mort le 16 février 1877. Ce sont les habitants de la rue de la Plâtrerie qui, 26 ans après, en 1903, déposeront une proposition pour perpétuer sa mémoire en demandant que la rue où il habitait prenne son nom. Les pétitionnaires obtiendront satisfaction le 27 février 1905. ■



PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Avenue Hubert-Curien

Né en 1924 à Cornimont (Vosges), Hubert Curien est un brillant scientifique. Il dirige l'Agence spatiale européenne avant de devenir ministre. De nombreuses personnalités de l'aventure spatiale seront présentes vendredi 3 juin lors de l'inauguration de l'avenue Hubert-Curien au plateau de l'Espace.

Durant de très nombreuses années, Hubert Curien fréquente la maison de l'académicien Georges Dumézil, rue du Mont Roberge à Vernonnet. Il est marié à la fille de ce dernier, Anne-Perrine Dumézil. Il écrit de nombreux livres à Vernon lorsqu'il vient suivre les différentes avancées des travaux sur les moteurs d'Ariane à la Société Européenne de Propulsion. Brillant élève de l'École Normale Supérieure, Hubert Curien devient chercheur en cristallographie. Sa carrière prend un tournant décisif en 1966 quand il devient directeur du département de physique du Centre national de la recherche scientifique.



Il dirige ensuite le CNRS de 1969 à 1973 avant de devenir délégué général à la recherche scientifique et technique.

Un homme de confiance

Alors que le Centre national d'études spatiales est en pleine crise, Hubert Curien est nommé président du Cnes. Grâce à lui, la confiance renaît et le gouvernement prend des décisions importantes pour l'avenir. Le 24 décembre 1979, le premier lancement de la fusée Ariane est réussi. Hubert Curien devient le premier président de l'Agence spatiale européenne (1974-1984). Ses succès et sa proximité avec la communauté scientifique lui permettent en 1984 de rentrer au gouvernement.

Disparu à l'âge de 81 ans, l'amoureux des sciences Hubert Curien reste dans les mémoires comme celui qui a réussi à populariser la science.

Partager son amour pour la culture et la science

Nommé ministre de la Recherche technologique, Hubert Curien mène une politique nationale de culture scientifique et technique. En lançant un programme mobilisateur pour la culture scientifique et technique, il communique son goût des sciences et soutient toutes les initiatives de popularisation de la science.

Il sera de nouveau ministre de 1988 à 1993. C'est lui qui créera la manifestation nationale la Science en fête, qui deviendra plus tard, la fête de la science. Elle se déroulera pour la première fois les 12, 13 et 14 juin 1992. Selon Hubert Curien, cette manifestation incite les scientifiques à faire la fête, à ouvrir les laboratoires et à partager les joies des découvertes. Il s'éteint en 2005 à Loury dans le Loiret. ■



PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue du Docteur-Chanoine

Bienfaiteur de la classe ouvrière de Vernonnet, Antoine Chanoine exerçait dans ce même quartier au 19^e siècle. Un monument devait être érigé à sa mémoire. Il ne verra pas le jour, c'est finalement l'ancienne rue de Gisors qui prendra le nom du médecin.



Illustration fournie par le Club Cartophile de Vernon

Antoine Chanoine est né à Évreux le 6 fructidor An III (27 août 1795). Inscrit à la faculté de Médecine à Paris, il réussit son certificat d'aptitude au grade de Docteur en Médecine le 8 novembre 1821.

Ce diplôme était alors obtenu après quatre années d'études, terminées par cinq examens et une thèse en français ou en latin. En avril 1837, le docteur Chanoine, alors âgé de

41 ans, épouse Justine Victorine Lainé, une jeune fille de Vernonnet qui n'a que 18 ans.

D'abord installés au n°14 de la rue Potard, ils vivent ensuite avec leurs trois enfants à Vernonnet.

C'est dans ce quartier qu'il exerce son métier avec passion et dévouement pendant une quarantaine d'années. Il est alors un des bienfaiteurs de la « classe ouvrière » de Vernonnet. À son décès en 1864,

la population du faubourg a ouvert une souscription pour ériger un monument à sa mémoire. Quatre cents francs ont été récoltés, une somme importante par rapport au niveau de vie des habitants du quartier de Vernonnet à l'époque.

Un monument qui ne sera jamais érigé

On ne sait pas pourquoi mais ce monument ne sera jamais réalisé. Il faudra attendre octobre 1880, pour qu'enfin sa mémoire soit honorée et que le conseil municipal donne le nom de « *Docteur-Chanoine* » à l'ancienne rue de Gisors.

Les habitants de Vernonnet ne manquent pas d'exprimer leur contentement à la municipalité au travers d'une lettre de remerciements. « *Ils sont heureux de voir ainsi se perpétuer parmi eux le nom d'un homme de bien qui leur a rendu de nombreux services et dont la veuve continue journellement, encore à secourir et à aider ceux qui souffrent.* »

Sa femme décédera en 1905 dans la maison familiale du n°2 route de Magny. ■



PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Théophile Alexandre Steinlen

Grand admirateur de son ami Théophile Alexandre Steinlen, le Marcellois Yvan Lamberty collectionnait les œuvres de l'illustrateur. Il organise une exposition à Vernon en 1950. Steilen deviendra alors un nom incontournable de la vie vernonnaise.



Pieter Dupont, *Portrait de T.A. Steinlen* (1901), gravure.

Théophile Alexandre Steinlen est né à Lausanne le 10 novembre 1859. Il émigre en France en 1878 et vit à Paris à partir de 1881. C'est à cette époque qu'il découvre le cabaret du "Chat Noir" à Montmartre, point de rencontre du Paris des artistes et des bohèmes. Spécialiste des dessins et peintures de chats, il en dessine la célèbre enseigne.

Steinlen est aussi l'illustrateur des chansons de Bruant, de plusieurs journaux, de livres et d'affiches. Peintre, dessinateur, lithographe, sculpteur, illustrateur... ses talents sont multiples. Il est reconnu pour avoir été le fidèle interprète de la vie Montmarquoise de son époque. Il a su peindre la solitude et la misère des lavandières, des porteuses de pains, des enfants des rues et des ouvriers qu'il croisait quotidiennement. Fervent patriote,

il fait la guerre de 1914 dans les tranchées. Là encore, ses dessins seront les témoins de la souffrance humaine. Naturalisé français en 1921, il décède quelques années après à Paris chez sa fille, le 4 décembre 1923.

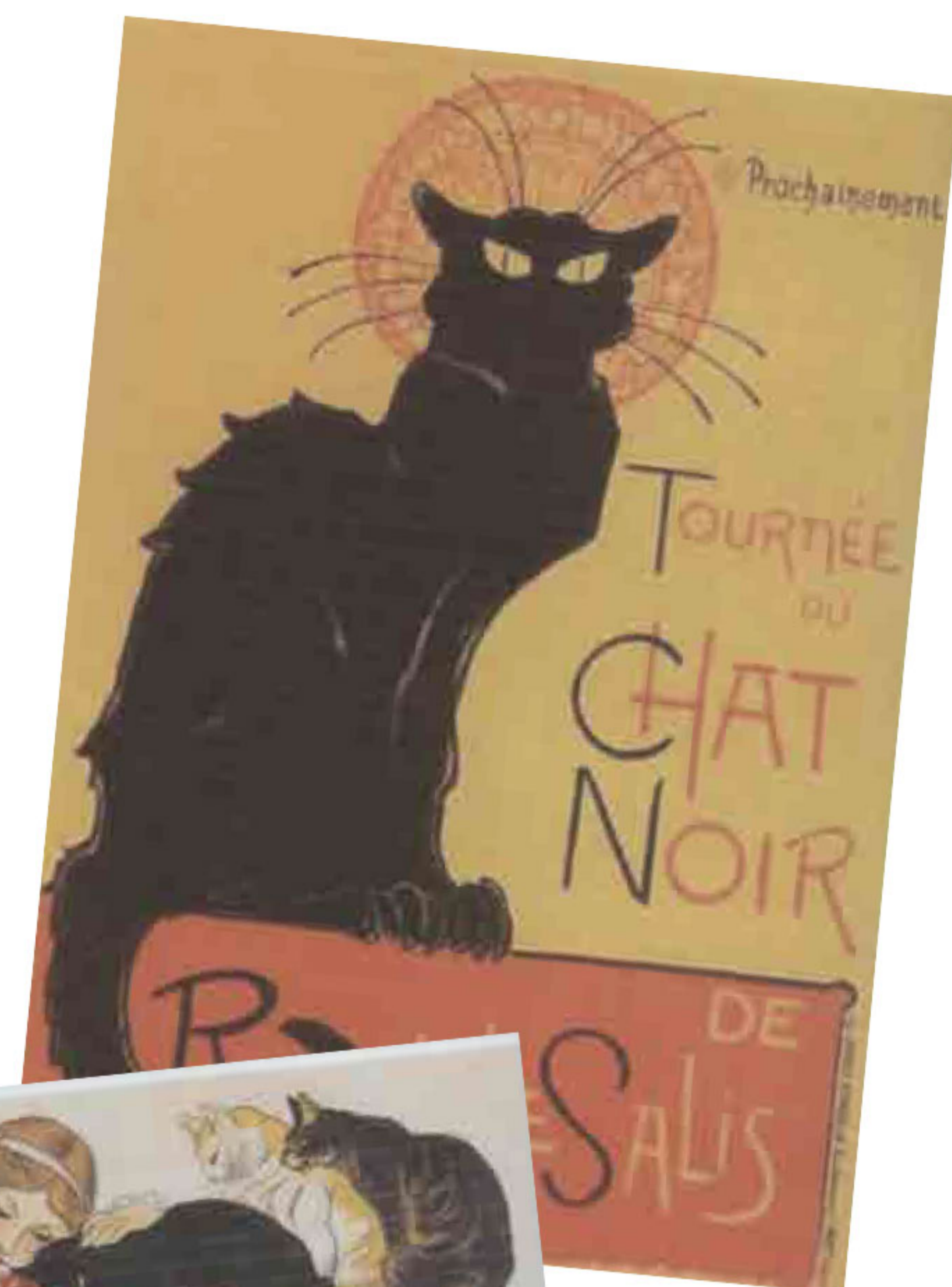
Yvan Lamberty, né en 1872 en Belgique, est un véritable passionné d'art, collectionneur et mécène, mais surtout un fervent admirateur de Steinlen. Il s'installe vers 1930 à Paris, puis en 1939 à Saint-Marcel.

Une exposition en salle des Mariages

En 1950, le collectionneur organise une exposition des œuvres de son ami dans la salle des Mariages de l'hôtel de ville de Vernon. C'est un succès total. Cette même année, il reçoit la croix de Chevalier de la Légion d'honneur pour services rendus aux arts français. La cérémonie s'est déroulée à la mairie de Vernon.

Yvan Lamberty s'éteindra à Saint-Marcel le 12 avril 1957. Sa compagne Jeanne Jeannot, fera don à la ville de Vernon en 1964 de 51 œuvres de Steinlen. D'autres pièces seront ensuite acquises par le musée de Vernon pour compléter cette collection.

En 1995, le conseil municipal décide de donner le nom de ce grand artiste à une rue nouvelle du hameau de Glatigny, car Théophile Steinlen fait partie de la vie vernonnaise. ■

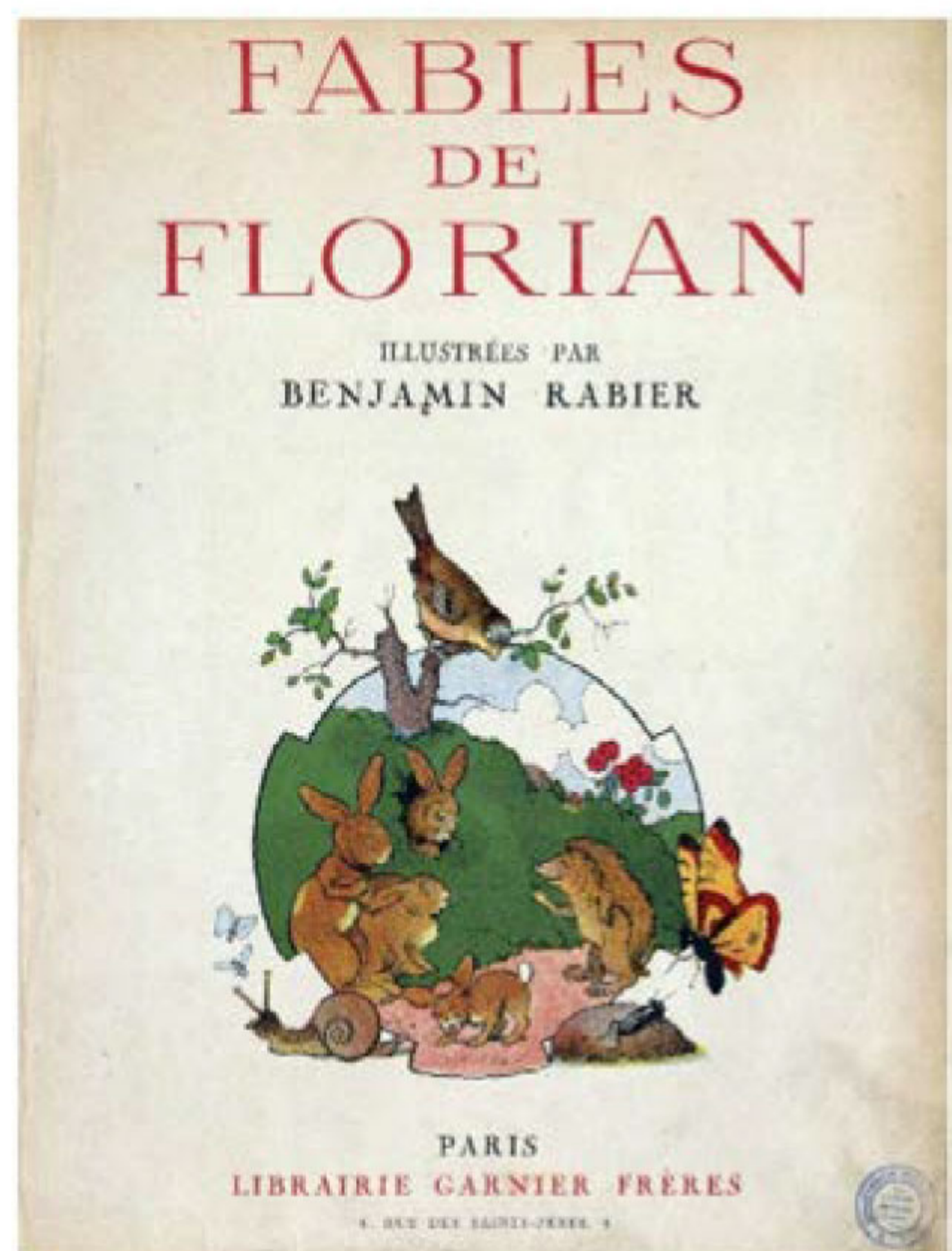


PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue Florian

Une rue du quartier des Douers porte le nom de Jean-Pierre Claris de Florian, poète et auteur de fables du 18^{ème} siècle. Si son nom ne vous dit rien, certaines de ses fables ne vous sont peut-être pas étrangères...

Né le 6 mars 1755 au château de Florian dans la commune de Logrian (Gard), le fabuliste Jean-Pierre Claris de Florian perd très tôt sa mère. Petit neveu de Voltaire, il est encouragé par l'écrivain



et philosophe dans sa vocation littéraire, Bien qu'il soit dans l'ombre de Jean de La Fontaine, Jean-Pierre Claris de Florian connaît très vite le succès. Grâce à ses fables (*Le Grillon*, *Le Vacher et le garde-chasse*, etc.), il entre dans la postérité. Il est aussi connu pour ses romans, ses poèmes et ses romans dramatiques.

En 1768, il est page du duc de Penthièvre et séjourne fréquemment au château de Bizy. Le duc lui permet d'exercer sa passion pour la littérature, il restera d'ailleurs son protecteur et ami jusqu'à sa mort.

Dans une lettre adressée en 1784 à son oncle, le marquis de Florian, il écrit :

« Vernon est une ville charmante (...). Vous êtes sûr d'y trouver une excellente compagnie, de la noblesse (...) des maisons charmantes à bon marché, des jardins sur le bord de la Seine, le voisinage de Paris. »

Florian est élu à l'Académie française le 6 mars 1788. En remplaçant le cardinal de Luynes, il est alors à son apogée. Il publie en 1792 un recueil de cent fables réparties en cinq livres. Douze fables s'ajouteront à ce recueil à titre posthume.

Contraint de quitter Paris en 1793 en tant que noble, il se réfugie à Sceaux (Hauts-de-Seine) où il sera emprisonné puis remis en liberté à

la chute de Robespierre le 27 juillet 1794. Ses conditions de détention ont détérioré sa santé fragile, il décède à 39 ans en septembre 1794. Quelques-uns de ses vers sont passés à la postérité : « Pour vivre heureux, vivons cachés », « Rira bien qui rira le dernier », ainsi que sa romance « Plaisir d'amour » chantée par de nombreux interprètes.

L'homme de lettres et politique français François-Antoine de Boissy d'Anglas, appréciait à leur juste valeur les qualités humaines de Jean-Pierre Claris de Florian : *« Personne n'a senti plus vivement que Florian le bonheur d'avoir des amis et n'a été plus digne de le goûter : il offrait toutes les qualités qui le font naître et toutes celles qui en garantissent la durée : la douceur d'un commerce*

sûr et le charme d'une société agréable. En le voyant on l'aimait ; on s'attachait de plus en plus à lui à mesure qu'on le fréquentait davantage. On se sentait heureux de lui inspirer de l'estime. Son jugement était sain, sa raison solide, son caractère loyal et franc ; c'était l'homme qu'il fallait consulter dans les circonstances difficiles, celui qu'il fallait appeler dans ses périls ou dans ses besoins... Hélas ! Je n'ai été lié avec lui que pendant quelques années ; mais il y a vingt-cinq ans que je le regrette. Si la mort ne me l'eût pas enlevé, il eût été le conservateur de ma vie. » ■

« Quelques-uns de ses vers sont passés à la postérité : Pour vivre heureux, vivons cachés »

PASSÉ | 1^{ÈRE} GUERRE MONDIALE

Histoires de Poilus

Dans le cadre de la grande collecte de 2014, les Archives municipales de Vernon ont recueilli sous forme de prêts ou de dons divers documents et témoignages sur la Grande Guerre. Découvrez, grâce aux lettres, photographies, journaux, cartes postales, décorations et papiers militaires, les témoignages de Poilus.

Pour mieux cerner la vie de ces hommes, les Archives municipales ont effectué des recherches dans les registres de matricules, les journaux de marches et d'opérations, étudié l'histoire des hôpitaux et des décorations militaires. Seule l'histoire du soldat Cuntz, né à Scheigen, demeure un mystère. Personne ne peut déchiffrer sa correspondance, rédigée en patois allemand. Avis aux amateurs...

Parmi les histoires de Poilus vernonnais, notons celle d'André Albert Legendre. Né à Vernon le 16 août 1896, il exerce le métier de jardinier et habite rue Sainte-Cathe-



rine. Le 11 avril 1915, il intègre le 28^{ème} Régiment d'Infanterie. Il rejoint ensuite le 53^{ème} Régiment d'Infanterie l'année suivante.

Soldat décoré

Le 26 avril 1918, il reçoit la croix de guerre avec une étoile d'argent pour la citation à l'ordre de la division : « *Soldat mitrailleur d'un courage hors de pair. S'est particulièrement distingué le 3 avril 1918 pendant une de nos contre-attaques et pendant la journée du 4 avril 1918 en se maintenant sur sa position de tir malgré le violent bombardement précédant une attaque ennemie.* »

Durant ses mobilisations, le militaire envoyait quelques cartes postales que les archives municipales ont pu numériser.

Des photos montrent André Legendre aux côtés de ses camarades de régiment ou à l'hôpital Exelmans, l'annexe de l'hôpital central de Bar-le-Duc (Meuse) suite à son intoxication par gaz lors de combats en Champagne le 4 septembre 1918. Il gardera des séquelles toute sa vie, à savoir un léger emphysème (maladie pulmonaire) et une laryngite chronique.

Mis en congé illimité de démobilisation par le 28^{ème} RI le 20 septembre 1919, il décède à son domicile le 25 décembre 1964.

Une histoire de famille

Son frère aîné, Jules Eugène Legendre, né à Vernon le 16 septembre 1893, a lui aussi été décoré. Il reçoit la croix de guerre avec



André Legendre, annexe de l'hôpital de Bar-le-Duc, 1918 © Archives municipales

étoile de bronze le 12 août 1918 (citation à l'ordre du régiment) et obtient le droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre. Cette décoration récompense une unité militaire qui a été citée 2 ou 3 fois.

Arrivé au corps et cavalier de 2^{ème} classe le 26 novembre 1913, il part en campagne le 7 août 1914. Il passe à la 22^{ème} compagnie du 211^{ème} Régiment d'Artillerie. Puis le 1^{er} décembre 1917, Jules est intégré au 117^{ème} Régiment d'Artillerie Lourde. Il est placé en sursis d'appel le 16 juillet 1919 jusqu'au 30 septembre 1919 en qualité de cultivateur à Bizy, car la campagne vernonnaise a besoin de bras. Finalement, il sera mis en congé illimité de mobilisation avant le 7 septembre 1919. Il décédera à son domicile le 30 septembre 1972. ■

+ D'INFOS : www.vernon27.fr/la-ville/histoire-de-vernon/archives-municipales
Cliquez sur 1914-2014 : grande collecte

Les Archives municipales sont situées à l'hôtel de ville. Ouvertes du lundi au vendredi de 13h30 à 17h30. Consultation sur place possible avec pièce d'identité obligatoire.

Les frères Legendre, 1918 © Archives municipales

PASSÉ | LE QUAI PIERRE-MORIN

Tragique collision entre deux sous-marin

Le 20 août 1970, la collision entre le "Galatée" et le "Maria Van Riebeeck" faisait six morts dont le Vernonnais Pierre Morin. Situé côté Vernonnnet en amont du pont Clemenceau, le quai porte son nom pour lui rendre hommage.



Le quotidien Nice-Matin relate l'accident des deux sous-marins dans ses pages le 22 août 1970.

Parti de Toulon pour des essais de nuit le "Galatée" naviguait en surface en rade des Vignettes. Le "Maria Van Riebeeck", lui, revenait de manœuvres, et se dirigeait vers le port. Les sous-marins avançaient l'un vers l'autre dans la nuit.

« Les radars fonctionnaient, les guetteurs se trouvaient à la passerelle, les feux de position étaient allumés... Il n'y avait pas une chance sur un million pour que les deux sous-marins se télescopent », raconte le quotidien régional Nice-Matin dans ses pages le 22 août 1970.

Et pourtant, la collision s'est bien produite. Le "Maria Van Riebeeck" n'a que très peu souffert contrairement

au "Galatée", qui prenait l'eau par une brèche d'environ 10 mètres de long.

La présence d'esprit du lieutenant de vaisseau permit de faire échouer le sous-marin sur des fonds rocheux non loin de la terre et de sauver 48 membres de l'équipage. Cependant, six militaires dont Pierre Morin, Vernonnais de 29 ans, trouvèrent la mort dans l'accident.

Le Vernonnais Pierre Morin perd la vie en mer

Marié et père de deux enfants, Pierre Morin résidait route de Paris à Vernon. Né en novembre 1940 à Colombes (Hauts-de-Seine), il s'était

engagé dans la marine dès le mois de juin 1959. Il commença sa carrière par le Centre de formation maritime d'Hourtin (Gironde) puis fréquenta l'École des apprentis mécaniciens de la flotte. Il servit sur plusieurs sous-marins : le Robert Morillon, le Diane, le Requin, l'Espadon... Lors de la collision, il était maître mécanicien sur le Galatée.

La Marine nationale rendra un dernier hommage aux six victimes le 25 août 1970 à la base des sous-marins de Toulon.

C'est à l'initiative de la fédération des associations de Marins et de Marins anciens combattants que le quai situé côté Vernonnnet, en amont du pont Clemenceau, est dénommé "Quai Pierre Morin" en 1980. ■



Pierre Morin périt en Méditerranée le 20 août 1970.

PASSÉ | LES CASTORS VERNONNAIS

Vers l'accession à la propriété

C'est en 1953 que débute l'aventure des Castors vernonnais. Dans un contexte du logement en pleine crise, les Castors s'unissent. La mise en commun des ressources financières et des savoir-faire leur permettent alors d'acheter un terrain voie Bichelin et de construire leur maison.

L'histoire des Castors vernonnais commence en début d'année 1953, lorsque 11 familles qui comptent pas moins de 38 enfants, se regroupent pour acheter un terrain voie Bichelin (quartier de Gamilly) à l'initiative d'Anatole Dammene, contremaître à Sauval. Le 25 novembre, elles reçoivent le feu vert de la mairie. Les charges de construction étant relativement lourdes, la municipalité prend à son compte les frais de viabilité du lotissement sous réserve de cession gratuite à la ville du terrain.

Une construction à l'unisson

C'est ainsi que maçons, électriciens, menuisiers, charpentiers... des 11 familles construisent à l'unisson les cinq maisons jumelées et la maison simple. Parmi ces familles, celle d'Yvette Héquet. C'est avec son mari, Robert, charpentier à Sauval, et leurs deux enfants, qu'elle emménage en 1954 rue Saint-Maux (aujourd'hui rue Gabriel-Rogier). Ils sont alors les plus jeunes Castors vernonnais. « La plupart des Castors travaillent au sein des entreprises Sauval et Lonctuit », se rémémore Yvette Héquet, 87 ans, qui habite toujours dans cette même demeure. « Ils ont construit les pavillons en dehors de leur temps de travail. C'était éprouvant. Mon mari a construit toutes les charpentes des maisons. Tout était fait à la main. »

Un an suffit pour voir les murs s'ériger. Mais quand Yvette pose ses valises, tout n'est pas pour autant terminé. « Le dimanche, on s'entraidait et on

cassait la croûte tous ensemble. Ce sont de bons souvenirs. On a même fait du cidre ensemble par la suite. »

Chacune des familles bénéficie d'une surprime municipale à la construction de 150 francs par m² habitable (avec un maximum de 110 m²). Prime versée sur vingt ans par l'intermédiaire du Crédit Foncier de France. En novembre 1955, les propriétaires obtiennent leur certificat de conformité. Nouvellement créée pour desservir les lotissements, la rue est baptisée "rue des Castors" par délibération du conseil municipal du 28 octobre 1958.

Un mouvement national

Ce mouvement d'auto-construction coopérative naît après la seconde guerre mondiale. Il se développe à l'échelle nationale lors de la Reconstruction et s'inscrit dans le contexte de la crise du logement.

En 1950, il s'organise au sein de l'Union Nationale des Castors dont les statuts sont approuvés un an plus tard. L'idéal visé est avant tout d'être propriétaire d'un pavillon. Pour y parvenir, les castors mettent alors en commun ressources financières et techniques. ■



Les 11 familles des Castors vernonnais ont reçu cette plaque émaillée destinée à être apposée sur les façades des différentes maisons. Mais peu de plaques ont été posées.

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Les Capucins : une avenue et un couvent

Le couvent des Capucins est fondé à Vernon en 1613 par Jean Jubert, seigneur de Brécourt, et sa femme.

Les moines, appartenant à l'ordre mendicant des Franciscains, vivent dans cet enclos retiré de la ville grâce à l'aumône et aux fruits de leur potager. Le XVII^e siècle verra leur expansion, mais en 1765, il ne reste que six capucins. Chassés à la Révolution, les bâtiments sont vendus comme biens nationaux en 1791 et transformés en filature de coton.

En 1808, l'église brûle, l'activité décline, les bâtiments sont rachetés par l'armée mais

les bureaux de la direction n'y restent que quelques années. Le couvent est laissé à l'abandon.

En décembre 1918, la municipalité, dans l'euphorie de la victoire, veut changer le nom de plusieurs artères de Vernon.

Janvier 1919, la décision est prise : l'avenue des Capucins s'appellera l'avenue du Président-Wilson. En juin, le Marquis d'Albufera proteste. La nouvelle dénomination est maintenue. Février 1920, le conseil décide

à l'unanimité de maintenir « momentanément » l'appellation des Capucins.

Toutefois, un petit bout de cette artère sera rebaptisé Maréchal-Foch.

Dans le cadre de la reconversion du quartier Fieschi, le couvent fait partie des bâtiments qui ont été conservés en raison de leur intérêt historique et architectural.

Il fait actuellement l'objet d'un appel à projets pour sa réhabilitation et son utilisation future. ■



PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Rue Jean-Henri Dunant

Jean-Henri Dunant est né le 8 mai 1828 à Genève dans une famille calviniste très pieuse et charitable.

Employé dans une banque, cette dernière l'envoie, en 1853, en Algérie à la colonie suisse de Sétif. Il se lance dans la gestion d'une concession agricole mais mauvais gestionnaire, son dernier espoir est de rencontrer Napoléon III pour éviter la faillite.

C'est à cette occasion, le 24 juin 1859, qu'il se retrouve face au carnage de la bataille de Solferino. Le service de santé des armées est dépassé, Henri Dunant, avec les femmes du village de Castiglione, va porter secours à 500 soldats réfugiés dans l'église.

En octobre 1862 il publie « Un souvenir de Solferino » qui permet une prise de conscience européenne de la souffrance des soldats meurtris abandonnés à leur sort. Début 1863 c'est la création d'un

« Comité international de secours aux militaires blessés en temps de guerre » qui prend le nom en 1872 de « Société de la Croix-Rouge ».

Chevalier de la Légion d'honneur en 1865

En 1867, il est condamné pour faillite frauduleuse. Renié par ses amis et chassé du comité international, il part à Paris d'où il poursuit son action en faveur des prisonniers de guerre. Négligeant ces affaires personnelles, sa situation économique se dégrade encore plus. Entre 1874 et 1886, il erre en Europe puis à partir de 1892, il revient définitivement en Suisse à Heiden. En 1901 il reçoit le 1^{er} prix Nobel de la Paix qu'il partage avec Frédéric



Henri Dunant est l'aîné d'une fratrie de six enfants. Il décède à l'âge de 82 ans.

Passy (pacifiste français). Henri Dunant l'humaniste s'éteint le 30 octobre 1910 à l'hôpital d'Heiden.

Le symbole de la Croix-Rouge est fixé par la convention de 1906 qui précise que « *le signe de la croix rouge renvoie au drapeau suisse avec une inversion des couleurs* ». ■

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

Le pont Clemenceau, une artère incontournable de Vernon

Les travaux du pont ont commencé en 1950 pour s'achever en septembre 1954. Ils ont traîné en longueur, à cause de la parcimonie avec laquelle les crédits ont été alloués, de la difficulté d'approvisionnement en acier de qualité spéciale et de celle du recrutement de la main-d'œuvre.

Léger et élégant, il est constitué de trois arches, deux piles en Seine et deux autres culées sur les rives. Son ossature métallique est recouverte d'une dalle de béton armé.

Sa longueur totale est de 262 mètres dont 202 mètres au-dessus de la Seine et il est large de quinze mètres, dont neuf mètres de chaussée et deux trottoirs de trois mètres chacun.

Les tronçons de métal constituant l'ossature ont été réalisés par la société des Forges et Atelier du Creusot. Transportées sur le chantier par voie d'eau, au total ce sont plus de 1000 tonnes qui ont été charriées par des péniches.

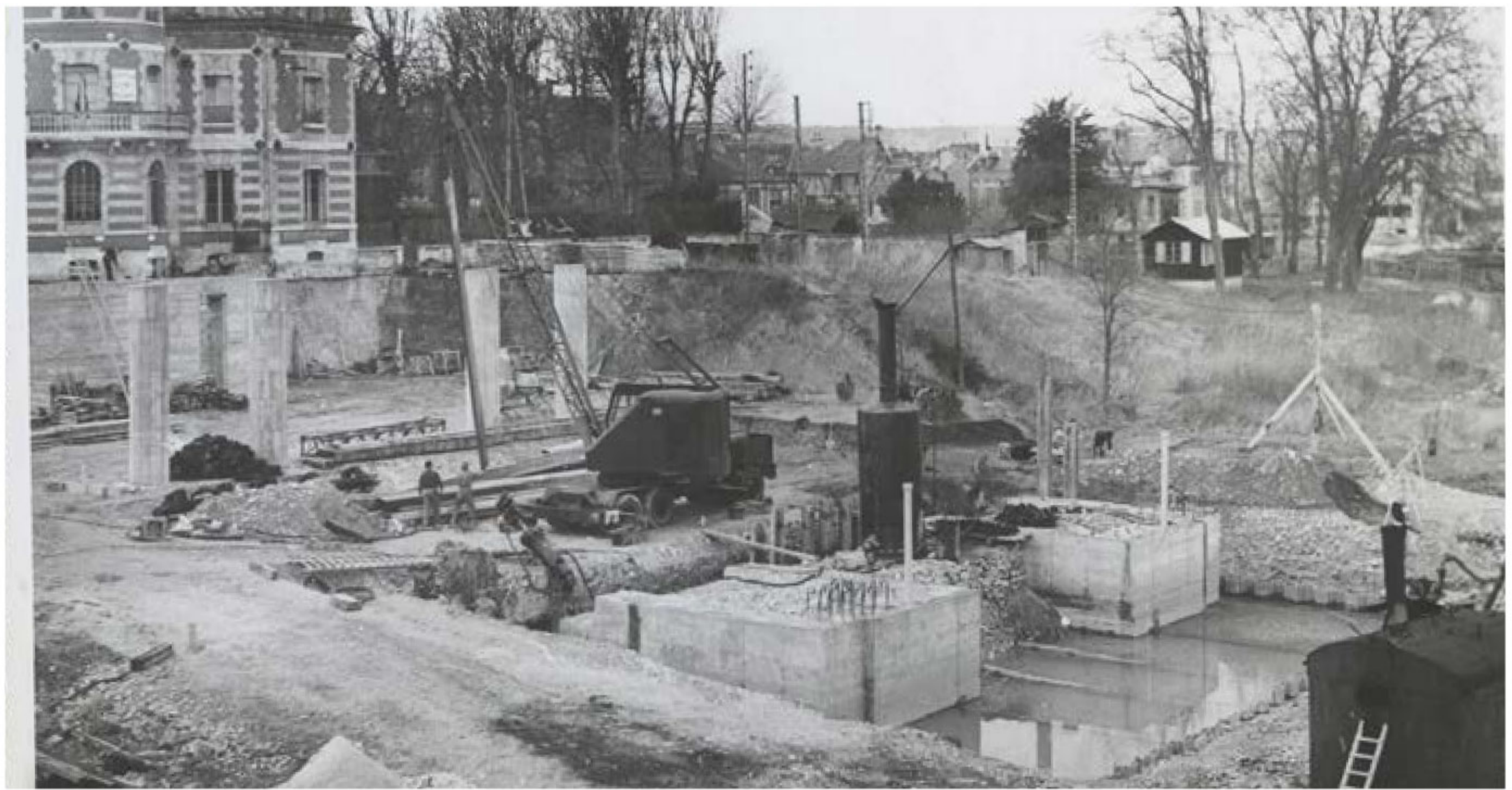
En 1954, le pont prend du service

En octobre, des essais de résistance sont réalisés. Plus d'une quinzaine de chars roulant par trois traversa le fleuve. C'est ainsi que 490 tonnes de pavés furent placées sur les trottoirs. Sous le poids, le pont fléchit légèrement puis reprit parfaitement sa position.

Dès le 1^{er} novembre 1954, le pont est ouvert à la circulation.

Le 29 janvier 1955, c'est Pierre Mendès-France, chef du gouvernement, avec à ses côtés Pierre Damelon, préfet de l'Eure, et Georges Azémia, conseiller général et maire de Vernon qui coupe le ruban tricolore tendu au travers du pont. Dans le discours inaugural, un label de qualité et d'élégance du pont est décerné aux responsables de la construction.

Les artistes ont été nombreux à s'inspirer de l'ouvrage d'art, notamment ceux



qui faisaient le trajet fréquemment entre Vernon et Giverny. Le pont n'a pas seulement connu des moments heureux, puisqu'en 1966 le fils du peintre Claude Monet, Michel Monet y a trouvé la mort, dans un tragique accident de voiture. ■

Le Département de l'Eure, chargé de l'entretien du pont, mène actuellement une étude pour changer ou réparer les garde-corps, au plus tard en 2019. Le président Sébastien Lecornu a annoncé que le pont serait repeint à horizon 2020. Un chantier qui nécessitera plusieurs tonnes de peinture !

PASSÉ | LES NOMS DE RUES RAPPELLENT L'HISTOIRE

La place de-Gaulle existe à Vernon depuis 1944

Il y a quelques jours la ville de Vernon commémorait l'Appel du 18-Juin-1940, prononcé par le Général de Gaulle replié à Londres. C'est l'occasion de revenir sur l'histoire de la place centrale de notre ville, rebaptisée en 1944.



Le premier conseil municipal après la Libération de Vernon s'est réuni le 24 octobre 1944 en la mairie pour élire une nouvelle équipe municipale. Albert Poutot est désigné comme premier magistrat. Le nouveau maire propose lors de cette séance, de donner le nom du Général de Gaulle en remplacement de celui actuel de la place d'Armes.

Mme Fournier (adjointe supplémenteaire) fait observer que le Général ne gardera pas son grade et qu'il serait préférable de la nommer « Place Charles-de-Gaulle ». Le conseil accepte à l'unanimité.

Le maire propose d'envoyer préalablement à l'adresse du Général de Gaulle, le texte suivant :

« Le nouveau conseil municipal de Vernon, réuni pour la première fois depuis la Libération de la ville, adresse au Général de Gaulle, Président du gouvernement provisoire de la République Française, l'assurance de son profond attachement et de entier dévouement. La population de Vernon a suivi pendant quatre ans, avec une foi ardente les efforts inlassables du Premier Résistant de France partageant ses épreuves, obéissant à ses consignes. Dans la guerre qui continue, pour la libération totale du pays, elle exprime à son chef, son désir et sa

volonté de tendre tous ses efforts au relèvement de notre Cité meurtrie et à la Grandeur de la France. Le conseil à l'unanimité, vote le vœu ci-dessus proposé. »

La délibération est approuvée en préfecture le 10 novembre 1944.

LE SAVIEZ-VOUS ?

De-Gaulle est la personnalité la plus présente sur les plaques de rues du département de l'Eure. C'est le cas pour plus de la moitié des départements français. Viennent ensuite Louis Pasteur et Jean Moulin. (Source : Slate.fr)

Source : Registres des délibérations du conseil municipal de Vernon. Archives municipales.



PASSÉ | LES LIEUX HISTORIQUES

Le kiosque à musique

Construit dans les années 1920, le kiosque à musique de Vernon abrite parfois les concerts en hommage à nos soldats et héros de guerre, notamment lors des commémorations historiques. En dehors de ces célébrations, le kiosque reste bien souvent vide de musiciens. Retour sur la construction de cet ouvrage, bientôt centenaire.

L'idée de la construction d'un kiosque à musique place de la République, a été lancée lors de la séance du conseil municipal du 6 octobre 1879. Finalement, c'est une simple estrade de bois qui est réalisée quatre ans plus tard, en juillet 1883.

En 1921, de nouvelles pistes sont explorées, dans l'idée de construire un édifice original. La ville de Saint-Mandé (Val-de-Marne) propose son ancien kiosque, un ouvrage de forme octogonale, en fonte et fer forgé avec une couverture en zinc. Elle demande un prix de 100 000 francs anciens (ce qui en euros avec l'inflation, représenterait la somme de 109 636 €). L'autre possibilité consiste à faire réaliser un édifice par « *Les forges et ateliers de la Fournaise* » à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Le devis s'élève alors à 70 000 francs anciens (76 745 €). C'est moins onéreux que la première option, cependant la municipalité n'est à l'époque pas prête à investir de telles sommes.

En septembre 1922, M. Coutard, cimentier spécialiste, dépose en mairie une maquette de son projet de kiosque. Plus de fonte ni de fer forgé mais du ciment armé pour ce qu'ils appelaient cet « *ouvrage d'art en rocaille* ». L'offre est acceptée.

Le 7 mars 1923, le conseil municipal se déplace sur la place de la République



Depuis presque cent ans, le kiosque fait parti du paysage vernonnais.

afin de sélectionner le meilleur emplacement pour l'édification de ce kiosque « *rustique en ciment armé imitation bois agrume et écorsé* ». Les travaux coûteront à la municipalité 27 835 francs, soit l'équivalent de 42,50 €. Un an plus tard, des plantations viendront parachever l'œuvre.

À noter que la lyre qui couronnait avec élégance la pointe de la toiture, a disparu quelques temps plus tard. De nos jours, c'est peut-être l'absence de

cet instrument sur l'ouvrage qui fait que trop rarement la musique n'égaye le kiosque. À bon entendeur... ■

LE SAVIEZ-VOUS ?

Dans les années 1920, la place autour du kiosque était entièrement engazonnée. C'était le terrain de jeu préféré des petits Vernonnais, qui s'y rendaient en famille l'été pour pique-niquer, notamment. La place faisait alors office de square ; un espace de verdure apprécié à l'époque mais qui avait tout à envier à nos actuelles berges de Seine...

PASSÉ | COMMÉMORATION

Histoires de poilus

A l'occasion du 99^e anniversaire de l'Armistice du 11-Novembre-1918, on ne peut oublier que Vernon a vu 292 de ses enfants mourir au champ d'honneur. Des plaques commémoratives, fixées dans le hall de la mairie, commémorent la trace de leur sacrifice. Grâce à la Grande Collecte 2014, le souvenir de certains d'entre eux peut être conservé.

André Léon Claude est né à Vernon le 23 mai 1895. Serrurier, il habite rue Gloriette lors du recensement militaire. Faisant partie de la classe 15, le jeune homme est appelé le 18 décembre 1914 et arrive au corps le 19 décembre 1914.

C'est avec le 51^e Régiment d'infanterie qu'il se bat jusqu'au 5 juin 1915 date de sa blessure par éclat d'obus à la cuisse gauche. Il participait alors aux combats sur le site des Eparges au sud-est de Verdun, théâtre d'âpres combats, notamment souterrains, à partir de la mi-avril 1915.

En juin 1916, il est à l'hôpital temporaire d'Uriageles-Bains (Isère), probablement l'hôtel du Cercle. En septembre, il séjourne à l'hôpital Marcheval, un hôpital bénévole (HB n° 53 bis) installé dans l'école normale d'institutrices rue Marcheval à Grenoble. Comme de nombreux blessés à cette époque, André est amputé de la jambe gauche. Il est réformé le 25 septembre 1917.

Il décède en 1956 dans le département du Calvados.

Henri Louis Crespin est né à Vernon le 14 février 1890. « Appelé à l'activité » le 7 octobre 1911, il passe dans la réserve de l'armée active le 8 novembre 1913. Il est rappelé, moins d'un an plus tard, par le décret de mobilisation générale le 1^{er} août 1914, et intègre le 28^e Régiment d'Infanterie le 3 août 1914.

Blessé par un éclat d'obus à la main droite sur le champ de Bataille du Bois-la-Folie à Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), il séjourne quelques temps à l'hôpital de Beauvais.

On ne sait quand il rejoint les armées, mais il est fait prisonnier le 31 juillet 1917 à Cerny-en-Laonnois (Aisne) et interné jusqu'au 19 janvier

1919 à Münster en Allemagne, date à laquelle il est rapatrié en France.

Il reçoit la croix de guerre en 1916 avec deux étoiles, 1 étoile d'argent pour sa citation à l'ordre de la division (avril 1916) et une étoile de vermeil pour sa citation à l'ordre du corps d'armée (juin 1916).

Henri décède le 26 décembre 1974 à Vernon.

Son frère, **Gaston Victor Crespin**, est né à Vernon le 31 juillet 1892. Engagé volontaire pour 3 ans le 17 août 1910, il passe dans la réserve de l'armée active le 17 août 1913. Tout comme son frère, Gaston est rappelé à l'activité du 1^{er} août 1914, il arrive au 28^e Régiment d'Infanterie le 3 août 1914.

Le caporal Gaston Crespin fait partie des très nombreux disparus lors de l'affrontement contre les Allemands à Guise (Aisne) le 28 août 1914. C'est l'un des plus sanglants combats livrés par le 28^e Régiment d'Infanterie. Il est déclaré « Mort pour la France » par jugement rendu le 19 novembre 1920 (son corps n'a jamais été retrouvé). La transcription de son décès est inscrite le 4 décembre 1920 dans le registre de l'état civil de Vernon. ■



Le récit de ces vies a pu être réalisé par les Archives municipales de Vernon à la suite de la « Grande Collecte 2014 », lancée dans toutes la France, à laquelle plusieurs Vernonnais ont contribué en fournissant des souvenirs familiaux.

Retrouvez d'autres histoires de poilus vernonnais sur :

www.vernon27.fr/la-ville/histoire-de-vernon/archives-municipales/